

La métropole dans le nouveau capitalisme: une revue critique de la littérature.

Introduction

Je suis ici ce soir pour parler de théories de la métropole. Il faut dire avant tout que ces théories n'existent pas. Tout ce que nous avons, ce qui fera l'objet de ma communication, sont des fragments, des ébauches de théorie, qui sont bien loin de donner une image complète du développement actuel des grandes et très grandes villes et de leurs relations réciproques. La théorie des métropoles actuelles est en bonne partie encore à écrire. Il y a un retard de la réflexion et une crise généralisée des paradigmes interprétatifs.

Dans la dernière décennie des écrits pertinents ont été produits sur les métropoles. Le grand problème qui est au coeur de ces écrits c'est le lien entre le processus de mondialisation et le développement des villes. On a évoqué souvent la mondialisation comme la cause d'un changement des villes qui est encore difficile à déchiffrer, et dont seulement les conséquences sont évidentes. On a constaté empiriquement des phénomènes tout à fait nouveaux : le progressif détachement de certaines villes de l'arrière pays national, la croissance de villes-Géantes dans les pays moins développés, la crise et le déclin des vieux centres industriels dans les pays développés. Je n'ai pas envie d'ennuyer avec des chiffres, mais il faut souligner que nous avons été dans les dernières deux décennies témoins d'un changement énorme dans l'urbanisme mondial. La crise urbaine que nous sommes en train de traverser a des proportions inouïes.

La population urbaine de la planète s'est accrue de 1000 millions d'habitants entre l'an 1980 et l'an 2000. Dans l'année courante, le 2005, la partie de l'humanité qui vit en ville est pour la première fois de l'histoire supérieure à la partie qui vit à la campagne. Le troisième millénaire s'annonce donc comme une époque d'agglomérations urbaines géantes et, comme a répété maintes fois Kofi Annan d'urbanisation de la planète. Au commencement du vingtième siècle seulement quatre métropoles comptaient plus d'un million d'habitants, aujourd'hui 372 métropoles ont plus d'un million et 45 ont plus que cinq millions. Mais il s'agit d'une crise dans laquelle l'aspect démographique n'est pas le seul important, mais qui concerne économie, politique et culture, il s'agit d'une véritable « crise de civilisation ».

On pense aujourd'hui que la mondialisation est en train d'engendrer une géographie de la centralité et de la marginalité complètement nouvelle, qui exige une rupture nette avec les vieux concepts de centre/périphérie, Nord et Sud, Est et Ouest. En particulier dans la littérature a été remarqué beaucoup de fois que les transformations des dernières décennies ont produit une nouvelle hiérarchie des villes, qui a au sommet un réseau de villes dominantes, appelées selon certaines théories World Cities, villes mondiales, selon d'autres Global Cities, villes globales. Ce réseau de villes constituerait le véritable coeur d'un capitalisme de plus en plus décentralisé, « rhizomatique », sans coeur.

Mais jusqu'à maintenant la recherche à l'égard du fonctionnement de ce réseau, du World Cities System a été plutôt « impressionniste », à cause principalement de la faiblesse des données pertinentes et de la faiblesse des indicateurs utilisés pour déterminer la domination et les relations des villes dans la hiérarchie mondiale. Malheureusement les recherches empiriques ont été limitées, et la plus grande partie de la production sur ces sujets s'est limitée à répéter des hypothèses dérivées des écrits célèbres sur la question. Par exemple la dominance de Londres, de New York et de Tokyo a été maintes fois répétée, mais jamais démontrée d'une façon définitive.

Global cities, World cities

Pour mieux comprendre les raisons de cette « faiblesse de la théorie » il est nécessaire de faire un peu d'histoire des concepts. Considérons avant tout le concept clé : World City, ville mondiale. On a beaucoup insisté sur l'anticipation que sir Peter Hall avait donné de cette thématique avec son

bouquin du 1966, qui avait comme titre « les villes mondiales », mais à la vérité Hall avait uniquement remarqué l'importance mondiale de certaines villes, qui centralisaient des activités spécifiques, qui fonctionnaient comme des capitales de la finance plutôt que des arts, des spectacles ou de la bureaucratie. Son intuition, qui n'était pas complètement nouvelle, s'était arrêtée à ce type de considérations qui mettent en relief les relations mondiales et le caractère « cosmopolite » de ce type de villes. En réalité c'est un économiste qui s'était nourri du savoir des historiens de l'entreprise et de l'administration, Stephen Hymer, le premier qui dans un essai qui date de 1972 a tracé les lignes du World Cities System. L'importance de Hymer n'est pas uniquement « philologique », il nous donne la possibilité de comprendre certains enjeux politico-économiques qui sont liés à l'hypothèse du World Cities System. Il prévoyait que la structure du futur réseau de villes aurait suivi la structure de l'entreprise multinationale. Avec la croissante internationalisation, les activités liées au fonctionnement quotidien de l'entreprise se seraient répandues sur la planète, avec la création de nouveaux centres de production au dehors du centre. L'aspect le plus intéressant de l'anticipation de Hymer c'est qu'il avait compris que la division montrée par les historiens de l'entreprise (Chandler, Redlich) en trois niveaux de management, le niveau de la production, le niveau moyen de la coordination des managers et le niveau plus haut de définition des objectifs et de planification, avec la dispersion planétaire de la production aurait donné lieu à une concentration des différents niveaux dans des villes différentes.

Surtout les activités au niveau plus haut, qui nécessitent de relations interpersonnelles directes, et qui concernent la prise de décisions et l'interaction avec les marchés des capitaux, les media et les politiciens, se seraient concentrées dans un nombre très réduit de villes reliées entre elles dans les pays avancés, entourées par une série de sub-capitales régionales. Le reste du monde serait resté confiné à des activités de basse qualification qui donnent aussi un revenu limité. C'est à dire que revenu, statut, autorité, niveau des consommations des villes seraient un jour dérivées de la mise en réseaux des villes et des activités qui en découlent.

La schématisation de Hymer comportait donc la possibilité que le « régime des grandes entreprises multinationales » ait créé un bouleversement dans la hiérarchie urbaine préexistante, mais il croyait que le changement aurait laissé le tiers monde dans une condition périphérique, malgré la formation de centres locaux avec des fonctions de coordination et de contrôle. Innovatrice dans ses conceptions, la réflexion de Hymer restait donc prisonnière d'une vision traditionnelle de l'impérialisme, dans la quelle la métropole dominait complètement l'urbanisme « dépendant ».

Mais la formulation plus complète et en même temps la reprise de l'hypothèse des villes mondiales est liée au nom de John Friedmann, qui en 1986 a élaboré une série de généralisations à l'égard du nouveau rôle joué par les villes dans la mondialisation que je cherche ici à synthétiser. Il a souligné que la forme et l'extension de l'intégration des villes dans l'économie mondialisée et les fonctions spécifiques qu'elles recouvrent dans la nouvelle division spatiale du travail sont décisives pour tous les changements qui arrivent à l'intérieur des villes mêmes. Il y a des villes-clé dans le capitalisme mondialisé qui sont utilisées comme bases pour l'organisation et l'articulation de la production et des marchés. Les fonctions de contrôle que la ville exerce au niveau mondial se reflètent directement dans la structure et dans la dynamique de ses secteurs de la production et de l'emploi. Les villes mondiales sont les lieux principaux de concentration et d'accumulation du capital international, elles exercent en même temps un magnétisme accentué sur les flux de migrants. Du point de vue politique et social la formation des villes mondiales rend évidentes les principales contradictions du capitalisme, avant tout la polarisation spatiale et de classe.

L'analyse de Friedmann non seulement remplace la réflexion sur la ville dans le discours sur le capitalisme et sur ses modifications, après des longues années qui avaient vu prévaloir des études urbaines orientées par les paradigmes de l'écologie humaine, mais aussi ouvre des perspectives à l'analyse du capitalisme qui vont bien au delà d'un simple changement euristique. Les villes mondiales sont des centres qui ont le pouvoir d'unifier les champs déterminants pour l'économie mondiale, et en même temps articulent les économies régionales, nationales et internationales dans l'économie mondialisée. Mais les économies qui sont organisées par les villes mondiales ne

représentent pas la totalité de l'économie planétaire, il y a des régions qui restent isolées, en dehors du World Cities System. Surtout dans son ouvrage de 1995, Friedmann a souligné qu'une partie considérable du monde opère en dehors du World Cities System. Les conséquences sont évidentes : si la théorie des world cities est fondée on peut mettre à la poubelle certains courants néo-marxistes, en particulier la théorie de la dépendance, et aussi la théorie du Système-Monde dans la version Wallerstein, avec sa distinction classique en « centre, périphérie, semi-périphérie ». Friedmann a suggéré que la mondialisation a exclu une grande partie de la population de la planète des réseaux qui comptent et qu'elle est en train de rendre la périphérie capitaliste pas importante sur le plan économique. Nous nous trouvons ici confrontés à une théorie « pluraliste » du capitalisme, qui contraste avec le « monisme » néo-marxiste, et qui érige un monument funéraire aux vieilles théories de la modernisation. Le développement du « Sud » peut se réaliser par des passages qui n'ont rien en commun avec les degrés précédents du développement du « Nord ». Tandis que Hymer avait encore une vision statique de la hiérarchie urbaine, maintenant de nouveaux pouvoirs s'annoncent : la hiérarchie c'est, en théorie ouverte, les niveaux supérieurs ne sont pas réservés à des villes situées dans les pays développés. L'histoire passée du « Nord » du monde et des relations Nord-Sud est une histoire inutile, inutilisable dans un contexte profondément transformé. Il y a une nouvelle mobilité de la hiérarchie, qui contraste brusquement avec la tradition de l'analyse marxiste de la métropole, souvent fixée sur des catégories statiques, empruntées à l'analyse du capitalisme du commencement du siècle, on dirait quelques fois plus sombartienne que marxiste... Le paysage déliné par Friedmann c'est celui qui conduit à la naissance d'un archipel de villes densément connectées entre elles, situées dans un espace neutre, qui n'est plus organisé selon des catégories Nord-Sud. Comme une chaîne de perles qui entoure la planète les villes s'entrelacent entre elles, reines de territoires « sans qualités », elles dominent la nouvelle périphérie.

Le tableau montré est un tableau de mobilité extrême, dans lequel les villes peuvent accéder au sommet de la hiérarchie et descendre avec la même vitesse. Il y a de cette façon la possibilité d'un substantiel glissement de positions relatives, et ça signifie la rupture par « éruption » des cartes bien admises du système monde wallersteinien. Mais, si cette théorie à une validité, ça peut représenter la fin aussi pour les hétérodoxies du développement autocentré à la Sachs, ou pour l'utopie de la décroissance à la Latouche. La seule chance qui reste à tout ceux qui sont resté au dehors du World Cities System c'est de s'efforcer d'entrer dans le club...

Mais l'autre point très innovateur qui sort de l'analyse de Friedmann, c'est la formation d'une classe capitaliste transnationale, unifiée par des intérêts communs. La naissance d'une « classe globale » qui est la classe dominante de l'époque de la mondialisation, se manifeste de différents façons : les membres de ce groupe ont tendance à penser dans une perspective globale plutôt que locale, et à se considérer « citoyens du monde », ils ont en commun les styles de vie et les modèles de consommation.

L'autre contribution célèbre à la théorie des métropoles est le travail de Saskia Sassen. Il s'agit d'une version particulière de la théorie friedmanienne, dans laquelle est soulignée la nouveauté du « dualisme complexe » qui aujourd'hui gouverne le processus de globalisation. La décentralisation de la production n'est pas accompagnée d'une décentralisation du contrôle, au contraire le contrôle a subi une recentralisation. Un contrôle qui dans le capitalisme contemporain s'exerce à travers la production des services indispensables à son fonctionnement : services qui concernent les banques, la finance, mais aussi l'innovation et le savoir. Le contrôle est une *pratique*, ça veut dire qu'il consiste dans la production des *inputs* qui concentrent dans des lieux déterminés la capacité du contrôle globale. On a critiqué souvent Sassen pour la rigidité de ce modèle, qui aurait quelque chose de déterministe, où il n'y aurait qu'un espace très réduit pour l'antagonisme. Mais à bien lire les textes de Sassen je crois qu'est possible trouver des indications suffisamment claires de la conflictualité qui s'agite dans les métropoles : elle parle clairement d'une construction des capitales mondiales dans laquelle le conflit n'est pas uniquement le conflit entre métropoles en concurrence, mais aussi le conflit qui se développe à l'intérieur des capitales mondiales. Sassen a expliqué que dans les villes globales a lieu une extrême polarisation sociale, et elle a beaucoup de fois souligné

l'importance revêtue par les migrants dans cette réalité. Les capitales mondiales sont marquées par une homogénéité qui fait signer des véritables lignes de frontière intérieure, nonobstant les énormes richesses qui circulent, elles ne sont pas en mesure d'assurer le bien être à la majorité des habitants. Le conflit est inscrit d'une façon ancrée dans l'édification même des structures de pouvoir et de contrôle qui caractérisent ce type de ville. Et toutes les Villes Globales ont des structures sociales semblables, qui comportent d'un côté les nouvelles élites de la connaissance et de l'information, de l'autre le nouveau paria du travail précaire et de l'économie informelle. La Global City se présente comme un mélange de quartiers où se concentrent les centrales bancaires, les zones attrayants et les grands édifices d'architecture élégante destinés aux professionnels du high-tech, aux bureaucrates et aux employés de haute niveau, avec des quartiers de la misère, des ghettos du travail intensif et irrégulier, des zones de prostitution. Manhattan a besoin du Bronx. L'élite a une mobilité énorme et ses appartenements forment une véritable classe dominante transnationale, avec des goûts communs, des standards globaux et des réseaux de communication particulière. La mobilité des parias s'exprime au contraire dans la chaîne migratoire, dans laquelle l'expérience personnelle et le désir d'émancipation jouent un rôle déterminant. Et les parias ne sont pas uniquement victimes, ils sont des sujets actifs, ils créent des problèmes, se multiplient au de là du « strictement nécessaire » pour le fonctionnement des villes globales, élaborent des stratégies de survivance, ils sont là pour exiger leur partie de la grande tarte à la crème... Pas facile de les éliminer, de les circonscrire : l'élite a besoin de travail peu payé, de baby-sitters quand ils vont à l'Opéra, de gardiens, de *pony-express*, de travailleurs sans défense syndicale. Peut-être c'est à cause de la complexité de problèmes qu'une situation pareille pose, que s'est converti à l'étude des villes globales un historien des élites du XIX siècle comme le berlinois Hans Reif.

Mega-cities

D'autres théories explorent la situation des villes-Geantes du tiers monde. Des auteurs comme Chakravorty mettent en doute la possibilité de déchiffrer ce qui se passe dans les Mega-cities avec des paradigmes « occidentaux », il y aurait par exemple une spécificité historique et culturelle qui empêche de lire la croissance des villes indiennes avec des paramètres eurocentristes ou « coloniaux ». Même Arjun Appadurai, dont j'admire le travail, a pris à cet égard des positions ambiguës. Il a soutenu que les flux de marchandises, capitaux et idéologies se détachent et s'autonomisent de manière croissante. L'autonomie du culturel est certainement très forte dans la réalité de la pratique politique du sub-continent indien, comme on l'a vu clairement pendant manifestations à l'occasion du Forum Mondial à Mumbay l'année passée. Mais je crois qu'il s'agit dans ce cas d'un malentendu, car il me semble au contraire que la politique, l'économie et la culture forment dans la société globale un complexe inextricable, et que le capitalisme se présente aujourd'hui avec des intérêts énormes pour la culture et le savoir. Pour cette raison poursuivre les fantômes d'une altérité culturelle radicale dans l'édification d'une « deep democracy », pratiquant une lente et progressive « politique de la patience » me semble risquer de rater un rendez-vous historique.

Il y a de toute façon des autres réflexions redoutables, en particulier celles du géographe allemand Fred Scholz qui a élaboré une hypothèse très intéressante et beaucoup pessimiste, sous le nom de « théorie de la fragmentation ». La mondialisation selon Scholz a des effets mal compris, surtout pour ce qui concerne le tiers monde. Pour Scholz, passée l'époque ingénue de l'enthousiasme « hyper globalisateur » qui avait caractérisé la première vague de la recherche sur la mondialisation, inspirant l'oeuvre d'auteurs comme David Held, nous nous trouvons maintenant confrontés a des données qui montrent qu'il y a développement seulement dans les Global Cities, tandis que la « mer de la pauvreté » qui se trouve au dehors connaît une véritable stagnation économique. Dans ce contexte de déséquilibre croissant, les villes-Geantes du sud se transforment, et connaissent une dimension fonctionnelle nouvelle et une lourde modification de leur structure sociale, qui se fragmente. Dans son étude sur Karachi, publié en 2003, Scholz a montré comment, avec l'entrée dans un marché mondial incontrôlé, l'économie de la ville a évolué en direction de l'informel et de

l'économie criminelle, avec des connexions très étroites avec les trafics d'armes et de drogues. La production prévalente se concentre sur la production de marchandises à bon prix réalisées en exploitant une force-travail peu payée et souvent exportée sans respect de la législation nationale et internationale, tandis que se réduit la production de marchandises de haute qualité.

De même dans son étude sur Dacca en 2001, Scholz a indiqué une claire tendance à la fragmentation de la ville. Dans ce dernier cas, il y a des quartiers exclusifs (Banani) où résident les élites technologiques globalisées, entourés par une série interminable de quartiers misérables. Seulement certains fragments urbains à l'intérieur de la ville sont intéressés par la mondialisation (*global integrierte Stadtfragmente*), sont intégrés dans le réseau planétaire, le reste c'est périphérie inutile. Cette périphérie est parcourue par des forces farouches de « retribalisation » : nationalismes, intégrismes, fondamentalismes. La violence croissante caractérise ces territoires, dont les frontières intérieures sont contrôlées par des bandes criminelles. A Dacca comme à Karachi existent des « zones impénétrables » (*no-go-areas*), où résident les groupes avec les salaires plus bas, surtout immigrés qui arrivent de l'Inde, du Bangladesh, de l'Afghanistan; il s'agit de morceaux de ville qui ne sont pas liés entre eux comme les parties d'une même ville, et qui sont caractérisés par l'insécurité et l'absence d'espaces publics. Les « zones impénétrables » contrastent brusquement avec les quartiers riches contrôlés par des polices privées, l'équivalent pour le tiers monde des « Gated communities » américaines. Dans ces quartiers « *no-entrance* » on retrouve un panorama familier : édifices projetés par des architectes, restaurants de luxe, centres commerciaux, parcs et jardins.

La ville se fragmente dans une série d'enclaves socialement opposées qui ne communiquent pas. Tandis qu'une partie des savants juge que les Mega-Cities ne sont que des agglomérations dans lesquelles a lieu une concentration inouïe de population, qui se réalise avec une vitesse épouvantable, de nombreuses autres études font remarquer que les Mega-Cities jouent un rôle important à un niveau local et certaines fois au niveau global. Les recherches plus récentes sur Istanbul ont montré par exemple que la ville concentre et alimente des réseaux d'économie informelle qui ont leurs référents très loin, organisant une circulation d'argent d'origine occulte ou illégale qui renvoie à certaines villes russes, ma aussi à Bucarest, à Naples ou à Alger, et dans les derniers temps aussi à Milan... Les sociologues allemands qui ont étudié le cas du développement d'Istanbul dans les dernières décennies, ont dessiné des réseaux complexes, qui m'ont donné l'idée qu'il s'agit dans ce cas d'une véritable Global-City des pauvres. La « self-service city » offre des possibilités d'insertion mondiale aussi aux degrés moins qualifiés de l'économie européenne et du proche Orient. Dans la même direction vont les études de Heinz Nissel qui insistent sur la «*Shanghaification*» de Mumbai, en soulignant la croissance de l'importance de la Mega-City indienne sur le tableau oriental, importance qui dérive du fait d'être intéressée par une série de trafics et d'échanges qui touchent le « couloir asiatique », mais à un niveau moins sophistiqué de la « grande circulation » des capitaux immatériels et des informations. Mais alors, si l'on peut parler de « Villes Globales » des pauvres, de villes qui ont une importance mondiale pour l'organisation des flux d'argent liés aux économies informelles, criminelles, occultes, il faut découvrir le lien qui existe entre ce niveau et le niveau de la circulation « majeure », explorer les implications entre la croissance de certaines Mega-cities et le pouvoir accru des Villes Globales. Malheureusement les tentatives dans cette direction ont été jusqu'à maintenant isolées. Saskia Sassen a essayé des explorations en cette direction, mais dans la complexité nous sommes bien loin d'une vision d'ensemble. La seule information que nous possédons à présent c'est que les réseaux mondiaux des villes en formation ne respectent pas la hiérarchie « officielle » traditionnelle, et acceptent sans problèmes les dérivés des économies noires, « de bazar » et informelles.

Conflits et Luttes

Si donc l'évolution du capitalisme a complexifié le rôle des villes, et lui a confié un rôle nouveau, avec l'attribution aux villes de responsabilités et de tâches qui jadis étaient prérogatives des Etats, nous nous trouvons confrontés à une réalité urbaine dans la quelle s'entrelacent les différents plateaux de l'action : un plateau local, un plateau national, un plateau mondial. Justement pour ça les métropoles contemporaines deviennent le lieu privilégié d'expression de la conflictualité globale, le lieu dans le quel la conflictualité peut se concrétiser, comme en elles se cristallisent les flux de l'économie globale, se matérialisent les relations d'exploitation, sont attirés les migrants. La ville c'est aujourd'hui le lieu où peut se concrétiser un conflit qui ne peut pas s'exprimer dans la circulation. Hommes, marchandises, informations doivent se fixer pour être mis à valeur, et ce moment est décisif pour les matérialisations du conflit. Si le XX siècle a été le siècle de la croissance des métropoles, le XXI siècle promet d'être l'époque dans laquelle le conflit devient entièrement urbain et « inter-urbain ». Pour ce que nous commençons à entrevoir, les conflits qui se déchaînent ne se limitent pas à redéfinir les équilibres à l'intérieur des métropoles, mais se reflètent sur les relations entre les villes dans l'échelle des valeurs au niveau planétaire. L'exemple plus frappant vient de Los Angeles, où l'émeute de 1992 n'a pas seulement mis en discussion les relations de force entre les différents composants de la ville, mais a joué un rôle d'envergure pour l'affirmation de la ville au niveau international. Le véritable boom de la ville a pris son essor dans les années suivants la grande explosion.

Dans le réseau mondial des villes la politique représente un des facteurs les plus importants et en même temps les plus ignorés. Si on examine l'énorme travail de recherche mené depuis des années par les savants qui se groupent autour du *Globalization and World Cities Study Group and Network* (GaWC), on constate l'absence évidente d'indicateurs politiques. La difficulté majeure du travail « impossible » de tracer la cartographie de la nouvelle hiérarchie urbaine dérive de la difficulté de calculer avec des instruments quantitatifs des facteurs « métaphysiques » tels que le prestige, le pouvoir, l'influence politique...

L'orientation principalement économique de ces travaux produit des résultats contradictoires. Comme l'ont montré les recherches de Peter Taylor, qui s'est attaché à trouver des critères capables de mesurer précisément les villes, si l'on prend en considération uniquement les investissements étrangers, ou les services, Moscou est une ville beaucoup plus importante et puissante que Washington, qui a un rôle économique relativement faible...

Saskia Sassen qui est bien consciente de ce type de problèmes a déclaré une fois que ce qui réellement échappe à ce cadre interprétatif c'est la « praxis du gouvernement global » dans sa complexité. Mais il y a aussi un autre aspect des limites politiques de cette approche: une analyse qui reste prisonnière d'un passage trop étroit entre théorie et empirie n'arrive pas à rendre compte de la réalité des mouvements. Et les luttes se multiplient. La cause n'est pas la croissance de la pauvreté ; l'équation vulgaire entre la paupérisation et les révoltes est simplificatrice sinon fausse. Toute l'histoire du mouvement ouvrier a montré que la misère n'est pas suffisante à amorcer la rébellion. La marée monte pour des raisons de conscience, pas de misère. Il s'agit d'une rébellion dans certains cas silencieuse, qui prend dans le tiers monde souvent les formes d'un *Widerstandsrecht*, d'un droit de résistance souterrain mais continuellement pratiqué et exercé sur le terrain de la ville, par exemple dans la résistance obstinée à la politique de destruction des bidonvilles, ou se cache derrière la diffusion de croyances millénaristes, comme l'ont souligné Asef Bayat et Mike Davis. Mais il y a des exemples plus parlants. Il suffit de se souvenir de la Buenos Aires de 2001, de l'*insurrection sans sujet* qui a bouleversé la « ville globale échouée » de l'Amérique Latine, avec la crise complète d'un système politique, ou des journées de feu de Gênes, du désordre chronique dans les villes de l'Angleterre, ou encore des autres feux plus récents dans la banlieue parisienne.

Dans la multiplication des révoltes on peut lire la conscience croissante de compter beaucoup et de n'avoir rien. Manuel Castells a répété souvent que ces luttes sont trop isolées, provinciales, mais nous assistons à une prolifération mondiale des phénomènes insurrectionnels qu'il n'est pas possible de passer sous silence. Dans les métropoles contemporaines se joue une partie politique

nouvelle, dans laquelle le potentiel conflictuel est beaucoup plus élevé que dans le passé. Seulement cinq ans sont passés depuis que la politiste française Sophie Body-Gendrot, en reprenant la célèbre affirmation de Michael Lipton, se déclarait surprise que les révoltes dans les métropoles ne fussent pas plus fréquentes, vu les conditions générales de vie. Cinq ans et c'est déjà de l'archéologie... Les nouvelles révoltes urbaines naissent de la concentration des contradictions, de la coexistence côte à côte de réalités urbaines marquées par des inégalités extrêmes, d'une asymétrie dans la distribution des richesses qui ne trouve aucune justification de type religieux ou idéologique. « Grandes villes, grandes révoltes » pour reprendre Walter Benjamin. Cette phrase prophétique va se rapporter à mon avis à l'histoire du XXI^e siècle, pas à celle du XIX.

Bibliography:

- Appadurai, A.: *Disjuncture and Difference in the Global Cultural Economy*, in Featherstone, M., *Global Culture – Nationalism, Globalization and Modernity*, Sage Publications, London/Newbury Park/New Delhi 1995, pp.295–310.
- Appadurai, A., *Deep Democracy: Urban Governmentality and the Horizons of Politics*, in “Environment&Urbanization”, vol. 13, n.2, October 2001, pp.23-43.
- Arrighi, G., *The Long Twentieth Century*, Verso, London, 1994.
- Ascher, F., *Metapolis ou l'avenir des villes*, Odile Jacob, Paris 1995.
- Bagnasco, A., Le Galès, P. (eds.), *Cities in Contemporary Europe*, Oxford University Press, Oxford 2000.
- Bayat A., *From “dangerous classes” to “quiet rebels”. Politics of the urban subaltern in the global south*, in *International Sociology*, Sage, London 2000.
- Bairoch, P., *De Jericho à Mexico. Villes et économie dans l'histoire*, Gallimard, Paris 1985.
- Beauregard, R.A., *Voices of Decline: The Postwar Fate of US Cities*, in Beauregard, R.A., Body-Gendrot, S. (eds.), *The urban moment: Cosmopolitan essays on the late-20th-century city*, Sage, London 1999.
- Boltanski, L., Chiapello, E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris 1999.
- Borja, J., Castells, M., *Local y global. La gestión de las ciudades en la época de la información*, Taurus, Madrid 1997.
- Braudel, F., *Les dynamiques du capitalisme*, Flammarion, Paris 1977..
- Bronger, D., *Metropolen, Megastädte, Global Cities. Die Metropolisierung der Erde*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 2004.
- Castells, M., *The Informational City: Information Technology, Economic Restructuring and the Urban-Regional Process*, Blackwell, Oxford 1989.
- Castells, M., *The rise of the Network Society*, Blackwell, London 1996.
- Cohen, M., *The Impact of Global Economy on Cities*, in Freire, M., Stern, R. (eds), *The Challenge of Urban Government. Policies and Practices*, W.B.I. Development Studies, Washington 2001.
- Davis, M., *Planet of Slums. Urban Involution and the Informal Proletariat*, in “New Left Review” n. 26, march-april 2004, pp.5-34.
- Dear, M. J. (ed.) *From Chicago to Los Angeles. Making Sense of Urban Theory*, Sage, Thousand Oaks 2002.
- Dogan, M., Kasarda J. (eds.), *The Metropolis Era: A World of Giant Cities & Mega-Cities*, 2 voll., Sage, London 1988.
- Fainstein, S., Gordon, I., Harloe, M., *Divided Cities. New York and London in the Contemporary World*, Blackwell, Oxford 1992.
- Friedmann, J., *The world city hypothesis*, in “Development and Change”, n.17, 1986, pp.69-83.
- Guglielmo, R., *Les grandes métropoles du monde et leur crise*, Armand Colin, Paris 1996.
- Hall, P., *The World Cities*, Heinemann, London 1966.
- Hall, P., *The Global City*, “International Social Science Journal”, n.147, pp.15-24, UNESCO, 1996.

- Häussermann, H. (Hg.), *Großstadt*, Leske + Budrich, Opladen 1998.
- Husa, K., Pilz, E., Stacher, I. (Hrsg.), *Mega-Cities Die Metropolen des Südens zwischen Globalisierung und Fragmentierung*, Brandes und Apsel, Frankfurt am Main, Südwind, Wien 1997.
- Jones, E., *Metropolis. The World's Great Cities*, Oxford University Press, Oxford 1990.
- King, A.D., *Global Cities. Post Imperialism and the Internationalization of London*, Routledge, London 1990.
- Knox, P. L., Taylor, P.J. (eds), *World Cities in a World System*, Cambridge University Press, Cambridge 1995.
- Krätke, S., *Stadt, Raum, Oekonomie. Einführung in aktuelle Problemfelder der Stadtoekonomie und Wirtschaftsgeographie*, Birkhäuser, Basel-Boston-Berlin, 1995.
- Kasarda, J., D., Parnell, A. (eds.), *Third World Cities: Problems, Policies and Prospects*, Sage Publications, London 1993.
- Marcuse, P., van Kempen, R. , *Globalising Cities: a new Spatial Order?*, Blackwell, London 2000.
- Olalquiaga, C., *Megalopolis. Contemporary Cultural Sensibilities*, University of Minnesota Press, Minneapolis 1992.
- Petrillo, A., *La città perduta. L'eclissi della dimensione urbana nel mondo contemporaneo*, Dedalo, Bari 2000.
- Petrillo, A., *Città in Rivolta. Los Angeles, Buenos Aires, Genova*, Ombrecorte, Verona 2004.
- Petrillo, A., *Megalopoli*, voce della *Enciclopedia del Novecento. Supplemento III, vol. H-W*, Istituto della Enciclopedia Italiana, Roma 2004.
- Sassen, S., *The Global City: New York, London and Tokyo*, Princeton University Press, Princeton N.J., 1991, trad. it., *Città globali: New York, Londra e Tokio*, UTET, Torino 1997.
- Sassen, S., *Cities in a World Economy*, Pine Forge Press, London 1994.
- Scholz, F., *Geographische Entwicklungsforschung. Methoden und Theorien. Studienbücher der Geographie*. Gebrüder Borntraeger Verlagsbuchhandlung, Berlin/Stuttgart 2004.
- Scott, A. J. (ed.), *Global City-Regions. Trends, theory, policy*. Oxford University Press, Oxford 2001.
- Smith, D. A., *Third World Cities in Global Perspective: The Political Economy of Uneven Urbanization*, Westview Press, Boulder, CO 1996.
- Sohn, A., Weber, H. (Hrsg.), *Hauptstädte und Global Cities an der Schwelle zum 21. Jahrhundert*, Winkler, Bochum, 2000.

